

# Préface

*Bernard KALAORA*

*Des vies avec des plages. Expériences, relations, devenirs* : tel est le titre de l'ouvrage coordonné par trois femmes chercheuses, Joanne Clavel, Alix Levain et Florence Revelin. Ce livre est le produit d'un colloque dont l'objectif était d'enquêter sur les *imaginaires sensibles* de la mer et les transformations induites par la crise écologique sur le plan des pratiques, des relations au vivant et des affects liés à la fréquentation des plages et des bords de mer. Au vu du titre, on ne peut s'empêcher d'évoquer le livre de Jean-Didier Urbain *Sur la plage, mœurs et coutumes balnéaires*<sup>1</sup>, dans lequel l'auteur montre la révolution qui s'est opérée avec l'industrialisation de masse des bains de mer et du tourisme balnéaire. Lieu de cure au XVIII<sup>e</sup> siècle pour des bains de mer prescrits pour des raisons médicales, la plage au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle devient un espace ouvert aux touristes qui viennent s'y baigner, mais aussi et surtout pour s'y exposer, modèle touristique qui prendra différentes formes au cours du temps, mais qui perdurera dans les siècles suivants. La plage est décrite comme une scène de théâtre et révèle tout ce qui fait la vie sociale. En apparence, la nudité, le dévêtu, le dépaysement, les « seins nus », le « *sea, sex and sun* » publicisé par le Club Med et popularisé par Serge Gainsbourg, visent à abolir les distances et les frontières sociales propres à l'ordinaire de la vie. Toutefois et de fait s'y reconstituent avec subtilité les barrières entre les classes, les genres, les pratiques non seulement distinctes, mais distinctives et les territoires départageant les groupes en présence selon des critères sociaux et statutaires. On s'y précipite certes pour oublier le mode de vie urbain et le quotidien, pour prendre le large et respirer l'air de la mer, se défaire des miasmes de la ville, retrouver un idéal de pureté et d'authenticité – ce que l'auteur qualifie de « modèle polynésien » –, mais paradoxalement et à leur insu, les touristes y transportent en l'ignorant leurs *habitus* sociaux, leurs manières d'être et de se conduire, reproduisant ainsi les marqueurs de classement et de différenciation propres aux systèmes de valeurs de leur groupe d'appartenance.

On s'y rend non seulement pour les bains de mer, mais aussi pour éprouver le spectacle de la mer. Avec le bord de mer s'invente le littoral poétisé par les peintres et les littérateurs et chanté par les chansonniers des guinguettes du bord de la Marne. Peu importe le caractère de plus en plus urbanisé du littoral, rien

---

1. URBAIN Jean-Didier, *Sur la plage : mœurs et coutumes balnéaires*, Paris, Payot, 2016.

ne peut venir altérer sa virginité, comme nous le raconte le roman d'Alan Pauls *La vie pieds nus*<sup>2</sup>, livre qui fait écho à l'essai ethnographique de Jean-Didier Urbain. Ce qui se joue sur la plage est le fantasme urbain d'un rivage qui, comme le désert, est perçu comme étant nu, un territoire originel, d'avant la création, essentiellement composé de sable, de côtes, d'eau et d'écume : un lieu minimaliste, fruit d'une action immatérielle liée au souffle des vents, au climat, à l'ardeur du soleil, aux changements de lumière et aux mouvements des vagues, un espace imberbe, vide et lisse propre aux songes :

« Au-delà de cette condition maniacodépressive qui la fait en permanence osciller entre la ferveur d'un retour à l'Eden et le confort résigné des plaisirs civilisés, la plage – toute plage – est toujours vierge de même que toute île est toujours déserte, peu importe qu'elle soit loin de son passé primitif et colonisé par le modèle capitaliste d'exploitation du temps libre. Si elle est toujours vierge, c'est que cette virginité n'est plus un état naturel susceptible d'être préservé ou dégradé, entretenu et altéré, mais un concept. Aujourd'hui plus que jamais, la plage trouve dans la virginité, un facteur autrement significatif qu'un simple état de perfection : elle trouve son Idée<sup>3</sup>. »

C'est cette *Idée* qui est reproduite au fil du temps par les peintres paysagers des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles dont les images invitent à la robinsonnade, la baignade, la pêche à pied et la régates (Alfred Sisley, Claude Monet, Albert Marquet, Paul Signac, Raoul Dufy, Peter Severin Kroyer, Edward Hopper, etc.). Les baigneurs, comme le montrent ces peintures, ont remplacé les pêcheurs, symbole de l'avènement du tourisme<sup>4</sup>. Ces figurations ne sont pas seulement des représentations ou des concepts iconiques, elles ont aussi une agentivité, car elles expriment et diffusent les normes culturelles et les codes constitutifs des pratiques récréatives sur le littoral. Certaines de ces images picturales et photographiques illustreront les compartiments des voyageurs de la SNCF à destination de leurs rivages préférés, leur faisant ressentir dans le voyage ce qui les attend à leur arrivée. Le rivage est domestiqué, apaisé, un lieu familial et tranquille où respire le bonheur et qui n'a plus grand-chose à voir avec le caractère sauvage mis en valeur par les peintres du sublime et du romantisme (Eugène Isabey, William Turner, Caspar David Friedrich, Géricault).

On ne peut évoquer la plage et les bords de mer sans faire référence aussi au livre majeur et désormais classique d'Alain Corbin *Le territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage, 1750-1840*<sup>5</sup> dont Jean-Didier Urbain s'est inspiré. Alain Corbin traite de « l'invention » du littoral, de ses origines et de l'émergence en Occident des plaisirs liés à la fréquentation et à la contemplation de la mer et des rivages. En historien, il éclaire les contextes dans lesquels se sont développés

2. PAULS Alan, *La vie pieds nus*, Paris, Christian Bourgois, 2006.

3. *Ibid.*, p. 22.

4. Voir LACROIX Denis et KALAORA Bernard, « Imaginaires de la mer : du passé au futur », *Futuribles*, n° 446, 2022, p. 71-82.

5. CORBIN Alain, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage*, Paris, Flammarion, 2018 (1988).

les plaisirs de la mer et la découverte des paysages maritimes, mobilisant un ensemble de corpus disparates – hygiénistes, littéraires, picturaux et esthétiques – dans l’objectif de reconstituer le faisceau formé par les pratiques datées dont procèdent les sentiments, les regards, les discours sur le rivage et les dispositifs mis en œuvre pour en faciliter l’expression. Il montre que si l’on retrouve des traces archivistiques de la fascination pour ces territoires limites dès l’Antiquité, c’est toutefois à partir des Lumières que le désir de rivage devient un fait social majeur, pour ne pas dire total (au sens de Marcel Mauss) au travers de sa popularisation, son inscription et son institutionnalisation progressive dans l’espace public.

Ces attraits, ces charmes, maintes fois évoqués par les voyageurs, les amateurs éclairés, feront du littoral une valeur marchande et touristique mise à profit autant par l’État dans sa politique d’aménagement que par les groupes privés et les particuliers dans leur désir d’être au plus près des rivages, les pieds dans l’eau; désir dont va témoigner le *boom* des résidences secondaires dans les années 1970. Face à la massification du tourisme balnéaire et avec la création du ministère de l’Environnement en 1971, le besoin se fait sentir de préserver ces écrans de beauté que constituent les paysages et les espaces littoraux par la mise en place de politiques de conservation et de sanctuarisation. Témoin de cet intérêt nouveau, la commande en 1973 de la Délégation à l’aménagement du territoire et à l’attractivité régionale (DATAR) au sociologue Henri Raymond (auteur devenu célèbre à l’époque pour son livre sur les habitats pavillonnaires<sup>6</sup>) d’un rapport intitulé *Les significations culturelles du littoral français*<sup>7</sup>, commande qui est symptomatique des changements et mutations du territoire en cours. Le rapport est composé de deux parties, l’une sur les significations du littoral dans la géographie de la France, l’autre sur les relations qu’entretiennent les Français aux rivages. Dans la première partie, l’accent est porté sur le caractère dual de l’aménagement : le littoral pour des raisons liées à la politique (centralisme jacobin) et à l’histoire (le génie français et son tropisme terrestre), contrairement aux territoires de l’intérieur, ne suscite pas l’intérêt des planificateurs ni celui des élites de l’État. La seule préoccupation est celle du développement touristique. À l’écart des centres de gravité et des marchés, le littoral est perçu de manière récurrente comme une limite et non comme une zone d’échange; au mieux, il est réduit à ses aspects folkloriques et touristiques, sans aucune considération pour son identité culturelle, symbolique, paysagère et écologique (à l’exception de quelques scientifiques). En bref, il est considéré comme périphérique. La seconde partie du rapport décrit l’importance que prend le littoral pour les Français en tant que lieu de rupture et d’évasion, leur permettant ainsi d’échapper aux contraintes du travail et aux pathologies de la ville, à son enfermement et ses nuisances, et dont il représente dans l’imaginaire social et collectif l’antithèse. Pour ces raisons, Henri Raymond préconise une politique de protection dont il ne dessine pas les contours institutionnels,

6. Voir RAYMOND Henri, *L’habitat pavillonnaire*, Paris, L’Harmattan, 2001 (1965).

7. RAYMOND Henri, *Les significations culturelles du littoral français*, Paris, DATAR/Institut d’études et de recherches en architecture et urbanisme, 1973.

mais qui inspirera le rapport Piquard<sup>8</sup>, point de départ d'une réflexion politique sur la protection des littoraux et qui débouchera en 1975 sur la création du Conservatoire de l'Espace littoral et lacustre (CEL). En effet, les conclusions de l'enquête conduite par le sociologue mettent en évidence l'importance attribuée à l'accès et la vue pour les usagers. Ce sont les deux significations *princeps* du littoral : barrer la vue et l'accès, c'est clore la possibilité d'évasion et restreindre la liberté que présente le contact avec le bord de mer. C'est depuis cette position avec vue et accès que doit s'ordonner pour l'usager la topologie de l'aménagement, afin de préserver la vue de la mer à partir d'une échelle spatiale et terrestre qui rende possible la continuité des trajets terre-mer. Cette relation ne fait pas de la mer la toile de fond du théâtre littoral, au contraire elle est la « rampe qui met en valeur l'espace terrestre<sup>9</sup> ». C'est donc le pays arrière (proche) et l'arrière-pays (plus éloigné) qu'il faut préserver de la pression touristique et urbaine, cette sémiologie de l'espace conduisant à la nécessité de maintenir des unités spatiales et des coupures naturelles selon un axe mer terre, afin de mettre en valeur le paysage. Ce principe d'organisation sera au cœur du dispositif de conservation du CEL créé deux années plus tard en 1975 qui préconise le développement d'équipements en profondeur, l'ouverture sur le rivage par l'acquisition de sites à haute valeur patrimoniale, paysagère et écologique et la coopération intercommunale pour leur gestion. L'approche proposée reste purement territoriale ; l'identité même du Conservatoire met l'accent sur les espaces terrestres et lacustres littoraux. Certes, les singularités du milieu sont prises en compte d'abord dans leurs aspects patrimoniaux et paysagers, même si la référence à l'équilibre écologique est mentionnée. La démarche est novatrice, mais dans un sens particulier : elle crée une organisation entièrement dédiée à la conservation des rivages terrestres et de ce fait elle souligne la spécificité du littoral par rapport aux autres territoires. Bien qu'elle n'en ignore pas les ambiguïtés, le rôle joué par les interfaces et la conjonction de deux mondes qui se mêlent, celui du sec et de l'humide, du mou et du dur, des humains et non humains (végétaux, animaux, roches, sables, ou matières organiques), l'institution ne mesure pas encore la portée d'une telle imbrication.

Qu'ils paraissent datés ces moments et souvenirs où la plage et le littoral étaient synonymes d'insouciance, de liberté et de plaisir ! à la fin des années 1960, hippies et routards fauchés partaient en stop ou dans leurs vieux Combis Volkswagen vers les étendues de sable et de mer sauvage pour vivre, « pieds nus », dans un monde paradisiaque : « Nous allons vivre sur la plage et nous n'avons aucun besoin de choses aussi chères que la technologie électrique », proclamaient ces nouveaux robinsons. Rappelons aussi ce beau slogan de Mai 68 : « Sous les pavés, la plage. » Nombre de ces paradis sont devenus de purs enfers, surpeuplés, en proie à la spéculation immobilière, à l'explosion touristique de la société

8. PIQUARD Michel, *Le littoral français. Perspectives pour l'aménagement*, Paris, La Documentation française, 1972.

9. KALAORA Bernard, *Rivages en devenir, des horizons pour le Conservatoire du littoral*, Paris, La Documentation française, 2016.

de consommation et exposés aux menaces potentielles générées par les effets pervers liés aux conséquences des activités humaines : les pollutions terrestres et marines, les extinctions des espèces faunistiques et floristiques, les bio-invasions, le dérèglement climatique, l'épuisement des stocks de poisson, les maladies occasionnées par les métaux lourds, la submersion, l'acidification des océans et la disparition des récifs coralliens, etc. Les algues vertes, les déchets, les marées noires, les plastiques, le goudron, viennent envahir les plages et nos rêves d'antan se métamorphosent en cauchemar. Faut-il pour autant perdre tout espoir ?

Une autre sensibilité est en train de naître qui traverse les discours, les écrits, les imaginaires scientifiques comme artistiques, celle d'un présent trouble et d'un temps confus où il nous incombe « d'apprendre à bien vivre et mourir ensemble », c'est-à-dire en prenant en compte dans nos attachements les non humains, le vivant dont nous ne sommes qu'un fragment, une « bestiole », comme le suggère Donna Haraway :

« Il s'agit plutôt d'apprendre à être véritablement présent-e-s, à être davantage que de simples pivots évanescents entre un passé affreux ou édénique et un avenir apocalyptique ou salvateur, à être des bestioles mortelles, entrelacées dans des configurations innombrables et inachevées de lieux, de temps, de matières et de questions, de significations<sup>10</sup>. »

Une nouvelle temporalité s'ouvre, un temps de commencement, de renouveau et de fraîcheur et d'histoires qui collectent les choses de la vie comme nous y invitent les récits de Donna Haraway et de l'anthropologue Anna Tsing. Il s'agit plutôt que de se lamenter, de pleurer un monde perdu ou de considérer que la partie est perdue d'avance, de cultiver, d'améliorer et de prendre soin de ce qui peut encore l'être dans « les restes du capitalisme<sup>11</sup> ». Non plus se comporter comme spectateur étranger et séparé des autres vivants, mais comme des acteurs reliés et engagés dans un destin commun. Dans cette perspective, les figures du littoral et de la mer qui adviennent ne sont plus celles d'un *ego* dominant et dominateur faisant valoir son seul point de vue, se considérant « comme maître et possesseur » de la nature, mais celles des multiples points de vue hétérogènes d'un collectif composé de non humains et d'humains. S'ensuit un véritable renversement des attentions et sentiments, tant sur le plan de l'action collective que celui des représentations artistiques. La tâche imminente pour éviter les prophéties de l'effondrement est alors de s'employer à garantir la continuité des formes de vie et de la chaîne du vivant en mobilisant la science et l'art dans un même mouvement. Nombreux sont les scientifiques qui explorent des voies nouvelles pour rendre sensibles leurs activités, en collaborant avec les artistes qui eux-mêmes trouvent leur inspiration dans la science, leur permettant de donner à voir les processus du vivant et de nous faire ressentir ce qu'est la vie et ce qu'elle représente pour les membres des espèces autres que nous-mêmes : les

10. HARAWAY Donna, *Vivre avec le trouble*, Paris, Les éditions des Mondes à faire, 2019, p. 7-8.

11. TSING Anna, *Le champignon de la fin du monde*, Paris, La Découverte, 2015.

végétaux, les poissons, les crustacés, les algues et bien d'autres organismes dont nous découvrons l'existence. Comme l'écrit Philippe Descola, ces représentations figuratives, qui mobilisent des images et des performances nous amènent à faire apparaître au grand jour ce que nous nous refusions à reconnaître : « nous glisser dans les intériorités des êtres<sup>12</sup> » afin de comprendre les êtres que nous tenions pour inexistantes et insensibles à nos propres actions. Une autre forme d'agentivité iconique – animiste – avec la médiation conjointe de l'art et des sciences de l'environnement est en train de naître, celle qui met en forme la vie d'entités dont nous reconnaissons qu'elles partagent avec nous certaines de nos qualités, entités elles-mêmes disposées à l'action, et vis-à-vis desquelles il nous revient d'être soucieux si nous ne voulons pas disparaître en rompant la chaîne de la vie. Ces nouvelles façons de s'inscrire et d'habiter le monde mettent en tension l'ethnocentrisme et son adjuvant, l'exceptionnalité humaine. Le littoral et la mer n'y sont plus seulement vus comme des espaces au service des besoins humains pour l'exploitation des ressources ou pour l'attrait que représentent les charmes et les paysages « artialisés » et restaurés pour un œil pittoresque.

Dans la cosmologie naturaliste et dualiste propre à la modernité et l'Occident, le couplage dynamique entre l'homme et le milieu vivant, les échanges réciproques qui sont au cœur de ce qui les constitue, l'un et l'autre, sont scotomisés. Un tournant s'opère, tant cognitif que perceptif : les littoraux et leurs interfaces terre et mer nous apparaissent comme des milieux vivants soumis à des interactions complexes terre-mer-écume et à des influences multiples et variées où s'enchevêtrent pêle-mêle actions humaines et non humaines. L'homme de la plage est devenu l'homme du souci, de l'angoisse, de l'imprévisible, tel le tsunami qui a ravagé les côtes de l'Asie en 2004, ou les catastrophes toujours plus fréquentes sur les rivages de la métropole et des outre-mer. Ces dernières constituent les nouvelles angoisses des élus peu au fait de ces événements devenus ordinaires, comme les tempêtes, les submersions, le recul du trait de côte. Ils sont la cause de la disparition des plages et, avec elles, du pécule que représentait la manne touristique. Les élus découvrent à contrecœur qu'ils ne peuvent plus ignorer les autres êtres et ils se voient contraints de « maritimiser » leur territoire, de se défaire de leur tropisme terrien pour composer avec des actants océaniques qu'ils sont obligés d'intégrer dans le collectif humain. Et cela, à l'encontre de leurs habitudes et sans qu'ils sachent comment se comporter avec ces nouveaux venus (et qui plus est, qui n'ont pas encore le droit de vote). Le Conservatoire du littoral lui-même, organisme foncièrement foncier et propriétaire d'un vaste patrimoine de nature-culture, révisé ses modes opératoires en étendant le périmètre de ses interventions aux espaces mouvants et fluides de l'océan, aux estuaires, aux aires marines protégées, etc. Sans pour autant renier son identité culturelle et patrimoniale, il intègre de plus en plus dans son action et dans sa gestion la fonctionnalité des écosystèmes terrestres et marins.

12. DESCOLA Philippe, *Les Formes du visible*, Paris, Le Seuil, 2022.

Les zones côtières en relation avec l'étendue océanique sont dorénavant au centre des préoccupations sociales, politiques, éthiques, écologiques, leur devenir dépendant dans une large mesure de l'intentionnalité et de la responsabilité humaine. Comme le dit le titre de l'ouvrage, il nous revient alors d'apprendre à *vivre les plages* et l'océan autrement, à les considérer comme vivantes et comme une part de nous-mêmes, à faire en sorte que nos comportements soient en prise avec les modes d'habiter qui s'y déploient et non à les percevoir comme des appendices étrangers et extérieurs que l'on chercherait à dominer, en imposant notre métrique et nos désirs de rivage. L'histoire du vivant est rétive à la « scalabilité<sup>13</sup> » – générer des projets standards à grande échelle – qui est le propre de l'économie, mais aussi de la science qui s'efforce de refouler toute tentative de rupture et de rencontre venant déstabiliser ses modèles. L'océan remet en cause les notions d'échelle, du petit et du grand, de l'imbriqué et du limité, du rapide et du lent. La mer est un entrelacement de relations entre vivants dont nous faisons partie et qui interagissent les unes avec et sur les autres. Les formes de vie qui y existent ne se laissent pas claquemurer, territorialiser, planifier, gouverner, dans des passes ou des frontières; elles fuient ou fluent les unes avec les autres, se croisant et se décroisant, et l'on ne peut pratiquer des coupes dans un flux d'embranchements.

La globalisation conjuguée à la crise de l'environnement nous fait découvrir la finitude de la planète terre, contrairement à l'idée que l'on s'en faisait et, du même coup, elle fait apparaître les liens existants entre la terre et la mer, le littoral et l'océan. Des relations entre humains et non humains s'y nouent, en tant qu'organismes partageant l'univers à la fois terrestre et marin avec de nombreux autres organismes, en tant qu'être social remodelant la nature et eux-mêmes réciproquement, en tant que créatures conteuses d'histoires et s'efforçant de trouver un sens à leur place dans le monde. Cette tentative de donner la parole aux mécomptes de l'histoire, on la doit en premier lieu à Rachel Carson (1907-1964) dans son livre *La mer autour de nous*, paru en 1950, mais traduit seulement en français en 2012<sup>14</sup>. Dans ce livre, point d'histoires épiques ni de grands récits d'épopées, de conquêtes et d'exploitation, ou plus précocement, de développement durable et intégré, comme le sont le plus souvent les histoires de mer; mais des histoires au plus près de la mer et de son intimité, la science étant mobilisée non dans une volonté d'abstraction et de schématisation, de « scalabilité » mais au contraire dans la recherche d'une proximité relationnelle aux événements qui font la mer. Bien avant les lettres de noblesse de l'histoire environnementale, Rachel Carson refusait de se limiter à une étude des relations entre l'homme et son environnement marin. En effet, déjà pointé dans son récit le refus de séparer les représentations propres aux sociétés d'avec une réalité physique et biologique, aux contours bien définis. Elle renouvelle la manière de penser ayant recours à des récits articulant des histoires de mer différentes, naturelles et humaines tout à la fois, par

13. TSING Anna, *Le champignon de la fin du monde*, Paris, La Découverte, 2015.

14. Dans un premier temps sous le titre *Cette mer qui nous entoure*. Voir CARSON Rachel, *La mer autour de nous*, traduction de Jean-François Gravrand et Baptiste Lanaspèze, Marseille, Wild Project, 2020.

la médiation de la science, mais aussi du sensible et des émotions. Sa narration vise à minimiser les acteurs humains pour mettre au premier plan les entités non humaines qui deviennent les coacteurs et les déterminants d'une histoire qui n'est plus alors simplement humaine, mais qui concerne l'océan lui-même, dans sa relation à la Terre. Éloquente dans sa manière d'inverser les rôles, Rachel Carson nous raconte non pas tant ce que *les hommes disent de la mer*, mais *a contrario, ce qu'elle dit des hommes*. Les odeurs, les vibrations, les sensations, les couleurs, les différentes tonalités des ténèbres sur la mer, les vents et les ondulations rythmées des vagues, les motifs de surface, les profondeurs marines, les sédiments, les tourbillons, les marées, autant de ressentis qui dans ses récits témoignent d'une expérience vécue non issue de la seule connaissance scientifique. Ayant réduit la voix des non-humains au silence ou à leur domination, nous imaginons que tout va bien sans eux, sans nous rendre compte de notre arrogance qui a conduit à la privation du monde et à l'appauvrissement de l'agir humain et de ses capacités créatives, ainsi qu'à l'érosion des modes d'existence.

L'ouvrage *Des vies avec des plages. Expériences, relations, devenir* est une enquête exploratoire processuelle et collaborative sur l'émergence de nouvelles sensibilités et leurs conséquences sur les pratiques et les représentations des plages et de l'océan qui nous attend, et ce dans un contexte d'incertitude et de transformation permanente des rapports entre l'homme et son milieu. En résonance avec nos propres questionnements, il dévoile les liens et les alliances inusitées qui s'établissent et s'expérimentent entre des êtres radicalement différents. Véritable essai de socioécologie relationnelle et pragmatique, sans chercher à brouiller les différences entre les êtres terrestres et océaniques, il nous montre la possibilité d'aller en direction des vies qui ne sont pas les nôtres. Ce livre « laboratoire » mobilise les sensibilités, les émotions des pratiquants ; mais il repose aussi sur la diversité des savoirs en jeu et leur mobilisation, sans souci de hiérarchisation des uns par rapport aux autres. Le contact avec l'altérité radicale implique, en effet, l'empathie cognitive s'exerçant au-delà de l'humain. Multipliant les terrains, en France et à l'étranger, ainsi que les regards, en faisant jouer différents registres, écologique, ethnographique, historique, océanographique, environnemental, sociologique, anthropologique et artistique, il nous offre une véritable phénoménologie des usages, des plages, des estrans, des lieux mouvants entre terre et mer. Des multiples formes de vie et d'existence s'y tissent, des sensibilités écologiques et pratiques s'y déploient, des liens et des attaches sensibles se créent entre humains et non humains. La plage elle-même change de signification, plage insouciant et refuge d'avant le trou d'ozone où s'exposaient les corps et où tous se toisaient, surface perçue comme inerte pareille à une page blanche destinée aux seules projections imaginaires et érotiques, théâtre de la comédie du bonheur familial retrouvé, utopie concrète inventée par les urbains, elle se transforme en un lieu d'immersion sensorielle, kinesthésique, d'attention aux signes de présence non humaine, de reconnaissance à l'égard de ceux qui nous les adressent, de reconnexion entre les choses et les êtres, dans leur diversité et multiplicité. La plage n'est plus cette étendue de sable, morne et indifférente à nos actions, elle est

vivante, riche en biodiversité, observée et questionnée comme forme complexe dynamique, comme mouvement et lieu de vie. Frontière fragile et mouvante entre la terre et la mer, « elle est le siège d'une biodiversité unique, véritable poumon écologique des mers et des océans grâce à la rencontre des eaux douces et salées<sup>15</sup> ». Dans les marges et notamment les estrans et les laisses de mer, ces écotones où l'on trouve des espèces à la fois terrestres et marines et qui constituent la base d'une chaîne alimentaire où s'alimentent les oiseaux, se déploient des manières de faire monde qui, parce que considérées comme ne relevant pas de la marche du progrès (cueillette, pêche à pied, etc.), sont négligées et dépréciées. Pour les apercevoir « dans l'ombre de l'anthropo<sup>-16</sup> », il nous faut changer de perspective, « regarder autour de nous et pas qu'en avant<sup>17</sup> », cultiver la responsabilité, l'engagement, le respect, et reconnaître que la fabrique des mondes n'est pas le seul fait de l'homme et qu'il appartient à tous les organismes d'aménager des habitats viables. Dès lors, l'on peut observer la vie qui se fait dans l'entre-deux, à la jointure entre milieux, entre le dur et le mou, le solide et le liquide et, comme le préconisent les contributeurs et contributrices de cet ouvrage, opter pour un devenir qui soit au-delà des activités humaines. Adoptant un point de vue pragmatique et perspectiviste, les auteurs et autrices montrent les changements en cours des pratiques où les espèces autres qu'humaines, les poissons, les plantes halophiles, les bactéries, les algues, les lichens, les forêts de kelp, les mangroves, les crustacés, l'eau de mer, les laisses de mer, le plancton, les sédiments, la houle, les grains de sable, les vers, le varech, sont considérés comme des protagonistes à part entière de leurs histoires et de notre histoire. Michel Serres, pour faire pendant au *cogito* cartésien, proposait à cet égard la notion de « biocogito » ou de « cosmogito », ou encore de « biocosme » pour désigner un sujet non plus souverain, mais en voie de globalisation, sensible, incarné, et en relation avec le milieu, le sujet de cet entendement n'étant plus l'individu pensant, mais l'ensemble du vivant<sup>18</sup>. En assumant le pluralisme constitutif de la démarche pragmatique, les participants et participantes de ce volume proposent d'expérimenter de nouvelles voies d'enquête – comme l'enquête multi-espèces – qui laissent la porte ouverte à la diversité des expériences et des émotions des acteurs du littoral, prêtant une attention à l'action située et à son déroulement processuel, se rendant disponibles à des êtres autres qu'humains, rompant de fait avec les représentations fonctionnalistes et esthétiques conventionnelles, ainsi qu'avec les catégories classiques et usuelles d'appréhension du littoral et de la mer, portant l'accent sur l'agentivité des éléments et des êtres de nature entre terre et mer.

La conscience de plus en plus aiguë de la perte du monde suite à la crise environnementale et climatique se traduit par l'émergence en cours d'une sensibilité au vivant et par l'expérimentation de pratiques biocentrees, intégrant dans

15. GUÉRIN Arnaud, *La plage, une nature cachée*, Glénat, 2021, texte de présentation en quatrième de couverture.

16. TSING Anna, *op. cit.*, p. 61.

17. TSING Anna, *loc. cit.*

18. SERRES Michel, *Hominescence*, Paris, Le Pommier, 2001.

l'action la pluralité des existences et des milieux les concernant. Notre sensibilité change, avec la sensation nouvelle parfois encore confuse de la précarité et de la conscience que le littoral et la mer ne peuvent être seulement un capital où nous pourrions puiser jusqu'à les détruire, pour nos plaisirs et notre économie. Cette vision implique la fin de la géographie et de la perspective linéaire et unilatérale pour aller vers une dynamique où les fluides s'apprentent à prendre le pas sur les solides (les lieux, les territoires et les identités) afin que les échelles d'appréhension et de nos relations aux rivages s'en trouvent modifiées. L'apparition de nouveaux référentiels – ceux de la science, de l'expertise, de l'ingénierie écologique – conduit à renouveler les cadres cognitifs, esthétiques et pratiques d'expérience en mettant en avant les processus matériels et dynamiques évolutifs du vivant, les interactions entre terre et mer, les imbrications entre les acteurs sociaux et leurs milieux.

« La mer offre toutes les interconnexions possibles, des humains et des non-humains, du cosmos et de la politique, des histoires naturelles intriquées aux histoires sociales, des flux et reflux, de l'écologie et de l'économie, de la souveraineté et de la gouvernance mondiale, du sanctuaire et du réseau, de l'expérience du plaisir et celle de la catastrophe, etc.<sup>19</sup>. »

Il s'ensuit une véritable révolution épistémique et sensorielle, dont nous ne possédons pas encore les outils et les équipements pour y faire face. Il faut penser en termes d'appariement, de corrélation, de circulation, d'activation, d'attraction, d'inclusion, d'articulation, de collaboration et non dans une logique d'exclusion, de division, d'essentialisation. Cela implique une inversion de nos valeurs, de nos habitus ainsi qu'une conscience de la fragilité des êtres, mais aussi des inégalités et des injustices. C'est à quoi s'emploient les auteurs et autrices de cet ouvrage, qui portent une attention particulière aux êtres vivants, à l'écume des mers et aux vagues, les reconnaissant dans leurs singularités et fragilités, se saisissant « des énergies réciproquement amplifiées des biologies, des arts et de l'activisme pour une résurgence multispécifique<sup>20</sup> ». En se laissant envahir par l'environnement et le milieu, ils et elles nous apprennent à nous défaire de l'idée de l'exceptionnalité humaine – suivant en cela Kenneth White, pour qui « nous sommes des animaux de la terre océan » et il n'y a pas lieu de dissocier le « terrestre et l'océanique<sup>21</sup> ». Attentives aux formes de vie autres que seulement humaines, les contributions que l'on va lire ici participent à cette transformation du regard et au plaisir renouvelé d'observer et de représenter le point de vue du vivant, qu'il s'agisse d'une plante, d'un animal terrestre ou aquatique et plus largement d'un écosystème. L'observation et la compréhension s'en trouveront étendues à des domaines perçus dans la modernité comme des décors, des objets

19. KALAORA Bernard, « Déterritorialiser la pensée, l'océan comme étirement du monde », *AOC*, 5 février 2021, [<https://aoc.media/opinion/2021/02/04/deterritorialiser-la-pensee-locean-comme-etirement-du-monde/>], consulté le 30 mai 2022.

20. HARAWAY Donna, *Vivre avec le trouble*, Paris, Les éditions des Mondes à faire, 2019.

21. Voir « Le paradigme océanique », conférence vidéo, dans le cadre de l'Atelier de prospective de Littocéan *L'océan qui nous attend*, Fondation de France 2018, [[www.littocean.fr](http://www.littocean.fr)], consulté le 27 février 2022.

de contemplation ou de patrimonialisation et non comme des milieux-acteurs de leur propre développement auxquels nous sommes reliés et dépendants. Loin de s'opposer, la sociologie, l'histoire, la géographie, la géologie, la sédimentologie, la poésie, les arts visuels et la chorégraphie exploratoire des rivages par la danse, font tenir ensemble des matières, des êtres « liquides », des configurations spatiales et rythmiques (labyrinthes, spirales, volutes, lignes, alternances, vibrations, tourbillons, vagues, rides de sable, etc.), débouchant sur des formes de vie, des manières autres d'habiter, nous contraignant à suspendre nos velléités d'appropriation « pour ouvrir les portes de l'âme à la présence du monde... Faire place à la nouveauté ou à l'étrangeté<sup>22</sup> ». Dire ce qui nous relie à l'océan implique de ne pas arraisonner les faits en donnant le primat aux propriétés sociales objectives ou aux régularités statistiques, mais *a contrario* à saisir les passages et les processus où les jeux des contraires et des contrastes sont respectés et maintenus dans leur tension.

Un des mérites de cet ouvrage inter- et transdisciplinaire est de nous délivrer de notre pensée cloisonnant homme/monde, sujet/objet, culture/nature, esprit/corps, en refusant d'enfermer les acteurs dans des schémas préconçus et en créant de nouvelles possibilités de dialogue, de passage entre des « trajectoires entremêlées » et y compris même avec les fonds sous-marins, sans aussitôt courir le risque de naturalisation ou de réification. L'esprit qui s'en dégage est de nous faire ressentir la résonance du monde par nos sens, nos émotions, nos expériences sensorielles et corporelles tout en s'appuyant sur les connaissances disponibles, sans pour autant leur octroyer le monopole de la compréhension<sup>23</sup>. Quant aux différents textes qui constituent la matière de ce livre collectif, ils ne sont pas seulement une collection de points de vue, ils ont en commun de rendre compte de l'avènement de la métamorphose en cours, une lecture renouvelée de la vie des plages et des pratiques s'y inscrivant en mobilisant les savoirs dans leur diversité, théoriques, vernaculaires, populaires, militants et en mettant à contribution les artistes du vivant. L'art est à la fois ressource et médium, se renouvelant et trouvant son inspiration dans le vivant et non plus dans les seules histoires humaines, il nous rend perceptibles et signifiantes des formes de vie ignorées et il contribue à reconfigurer notre sensibilité et nos manières d'agir. Cette manière de penser autrement les rivages et la mer enrichit et redimensionne notre sensibilité et notre attention, elle nous apprend à voir des relations ignorées et nous fait découvrir les liens inédits et insoupçonnés entre des êtres, dont chacun a des manières propres de composer son monde<sup>24</sup>. Les textes présentés dans cet ouvrage s'inscrivent ainsi dans le courant des Humanités environnementales : une attention fine y est portée aux êtres qui peuplent les rivages ainsi qu'aux changements de comportements résultant de ces rencontres hybrides entre humains et non humains et où les bases mêmes d'une dissociation entre humanité et milieu s'effondrent, nécessitant de construire une approche qui les

22. WUNENBURGER Jean-Jacques, *L'imagination géopoïétique*, Sesto San Giovanni, Mimésis, 2016.

23. ROSA Harmut, *Résonance*, Paris, La Découverte, 2018.

24. ZHONG MENGUAL Estelle, *Apprendre à voir, le point de vue du vivant*, Arles, Actes Sud, 2021.

englobe conjointement pour saisir leurs interactions dans le jeu de leurs historicités entremêlées. Les rédacteurs et rédactrices contribuent ainsi à transformer la définition même de leur discipline de référence, tout en réformant notre rapport au vivant dans un monde de plus en plus vulnérable et incertain, misant sur les potentialités du vivant à renouveler les possibilités d'existence et d'agencement au bénéfice de tous les êtres peuplant la planète et l'océan.

En 1929, Sigmund Freud envoie à Romain Rolland son texte *Malaise dans la civilisation*<sup>25</sup>, qu'il accompagne d'une dédicace : « À son grand ami océanique, l'animal terrestre. » C'est une mise en garde à l'adresse de son ami qui, depuis son jeune âge, se sent inspiré et mû par ce qu'il appelle la « sensation océanique », un état d'ivresse lié à l'illimité et aux profondeurs maritimes permettant progressivement d'affirmer sa présence au monde, dans le monde, d'élargir son moi à l'univers : le principe même de la création artistique, de la poésie. Freud, l'animal terrestre comme il se désignait lui-même, y voyait un état régressif d'aspiration à la vie intra-utérine. La mer est synonyme de la violence de l'eau qu'il faut endiguer, une métaphore de la force pulsionnelle, l'attraction de l'illimité un danger, une attitude régressive propre à un moi immature<sup>26</sup>. De même que Romain Rolland, Walter Benjamin nous invite à ressentir l'ivresse anamnétique que procure le franchissement des limites, des frontières, dont il fait l'expérience dans un ici et ailleurs, celui des passages parisiens. Il écrit : « Nous sommes devenus très pauvres en expériences de seuil. L'endormissement est peut-être la seule qui nous soit restée<sup>27</sup>. »

C'est cette expérience des seuils, des passages entre l'humide et le sec, la terre et la mer, entre l'humain et le non-humain qui sont la matière des textes que je vous invite à découvrir. Larguons les amarres pour répondre à l'appel du large et développons une pensée de passage, de l'entre-deux dont le fonctionnement a plus à faire avec l'imagination, la création, que la raison ou la pensée pensante et rationnelle cartésienne et où la part de l'onirique joue un rôle notable.

25. FREUD Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1992 (1929).

26. ABENSOUR, Liliane, « L'attraction vers l'illimité : sensation océanique, psychose et temporalité », *Revue française de psychanalyse*, vol. 71, n° 4, 2007, p. 1061-1076.

27. Cité par : BARBERGER Nathalie, *Pensées de passage*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2020.